

Chapitre 2

Est-ce que j'ai précisé que j'adorais mon travail ? Si ma société était la Major League Baseball, je serais MVP¹. Je suis associé au sein de l'une des premières banques d'investissement à New York qui est spécialisée dans tout ce qui est médias et technologies. Oui, oui, c'est mon père et deux de ses plus proches amis qui ont créé la société. Mais cela ne signifie pas que je ne me suis pas cassé le cul pour en arriver là où je suis, parce que je l'ai fait. Cela ne veut pas dire non plus que je ne mange pas, que je ne respire pas et que je dors et travaille pour mériter la réputation que j'ai parce que c'est ce que je fais.

Vous vous demandez alors ce que fait un banquier ? Vous savez, dans *Pretty Woman*, lorsque Richard Gere explique à Julia Roberts que son entreprise rachète d'autres et les vend par petits morceaux ? Je suis le type qui l'aide à faire ça. Je négocie les accords, je rédige les contrats, je gère avec la diligence requise, je m'occupe des projets d'accords de crédit et beaucoup d'autres choses encore qui ne vous intéressent pas forcément.

Vous vous demandez sûrement pourquoi un type comme moi cite un film de filles comme *Pretty Woman* ?

La réponse est simple : lorsque nous étions jeunes, ma mère avait mis en place à la maison une « soirée cinéma en famille », chaque semaine, à laquelle nous étions tenus de participer. La Garce pouvait choisir le film une semaine sur deux. Elle est allée jusqu'au bout de son obsession pour Julia Roberts et m'a contraint à la supporter pendant environ un an. Je pouvais réciter ce putain de film à la virgule près. Même si je dois reconnaître que Richard Gere, c'est quelqu'un de super cool.

Mais revenons à mon travail. Le meilleur moment dans tout ça, c'est l'excitation qui me gagne lorsque je conclus un accord, un très bon accord. C'est comme gagner au black jack dans un casino de Las Vegas. C'est comme être choisi par Jenna Jameson pour jouer dans son prochain film porno. Il n'y a rien – et je dis vraiment *rien* – de meilleur.

Je fais la prospection pour mes clients, je leur recommande telle ou telle action à entreprendre. Je sais quelles entreprises meurent d'envie d'être achetées et celles qui ont besoin d'une OPA hostile. Je suis celui qui possède l'information privilégiée à propos du magnat des médias qui est prêt à sauter du pont de Brooklyn parce qu'il a dépensé trop de bénéfices de l'entreprise afin de se payer des prostituées de luxe.

La concurrence pour trouver les clients est féroce. Vous devez les allécher, leur donner envie de vous, leur faire croire que personne d'autre que vous ne peut faire telle ou telle chose pour eux. C'est un peu comme baiser. Mais au lieu de gagner une bonne baise à la fin de la journée, je reçois un très gros chèque, je gagne de l'argent pour moi et mes clients, beaucoup d'argent.

Matthew Fisher et Steven Reinhart, les fils des associés de mon père, travaillent aussi ici. Oui, *ce* Steven-là – le mari de La Garce. Tout comme nos pères respectifs, nous avons tous les trois grandi ensemble. Nous sommes

1 MVP (The Major League Baseball Most Valuable Player Award) est le titre donné au meilleur joueur de la Major League Baseball.

allés à l'école ensemble et aujourd'hui, nous travaillons dans la même société. Les anciens nous ont laissé le véritable travail. Ils contrôlent de temps en temps, pour sentir qu'ils sont toujours dans le coup, et puis ils vont au country club pour y passer l'après-midi et jouer au golf.

Matthew et Steven font eux aussi du bon travail, ne vous méprenez pas. Mais je suis la vedette. Je suis le requin. Je suis celui que les clients demandent et celui que craignent les entreprises qui coulent. Ils le savent, et moi aussi.

Lundi matin, je suis dans mon bureau à neuf heures, comme d'habitude. Ma secrétaire – la petite blonde bien fichue qui est en train de fumer – est déjà là, elle m'attend avec mon agenda de la journée, les messages du week-end qui sont notés et le meilleur des cafés à des lieues à la ronde.

Non, je ne l'ai pas baisée. Non pas que je ne n'aimerais pas. Faites-moi confiance, si elle ne travaillait pas pour moi, je frapperais encore plus fort que Mohammed Ali lui-même. Mais j'ai des règles – des critères, plutôt. L'un d'eux, c'est de ne pas coucher à droite et à gauche avec les gens du bureau. Je ne chie pas là où je mange, je ne baise pas là où je travaille. Sans parler des problèmes de harcèlement sexuel que cela soulèverait. Cela n'est pas bon pour les affaires. Cela n'est pas du tout professionnel.

Du fait que Erin est la seule femme, en dehors de mes proches parents, avec laquelle j'ai des relations platoniques, elle est également la seule du sexe opposé que j'aie jamais considérée comme une amie. Nous avons une bonne relation de travail. Erin est simplement... géniale.

Il y a une autre raison pour laquelle je ne voudrais pas la baiser même si elle s'offrait sur le bureau en m'implorant. Croyez-le ou non, une bonne secrétaire – une très bonne secrétaire – ne se trouve pas aussi facilement que cela. Il y a eu des filles qui ont travaillé pour moi qui étaient d'une stupidité affligeante. J'en ai connu d'autres qui pensaient pouvoir y parvenir en travaillant allongée sur le dos, si vous voyez ce que je veux dire. Ce sont des filles que je veux bien rencontrer dans un bar un samedi soir – pas le genre que je recherche pour répondre à mes appels téléphoniques le lundi matin.

Alors maintenant, vous avez un petit aperçu ? Revenons à ma descente aux enfers.

– J'ai remplacé votre déjeuner de 13 heures avec Mecha par une réunion à 16 heures, m'explique Erin tout en me tendant une pile de messages.

Merde.

Mecha Communications est un groupe de médias qui vaut plusieurs milliards de dollars. J'ai travaillé sur leur acquisition d'un réseau de câble hispanique pendant des mois et Radolpho Scucini, le P.-D.G., est toujours plus réceptif lorsqu'il a l'estomac plein.

– Pourquoi ?

Elle me tend un dossier.

– Aujourd'hui, déjeuner en salle de réunion. Votre père présente le nouvel associé. Vous savez comment il est.

Vous n'avez jamais vu *A Christmas Carol*² ? Évidemment oui, avant Noël, vous en trouvez une diffusion sur n'importe quelle chaîne, tous les jours. Vous savez, lorsque le fantôme du Noël d'antan emmène Scrooge à l'époque où il était jeune et heureux ? Il y avait ce patron, Fezziwig, ce gros bonhomme qui

2 Un chant de Noël en version française.

organisait les grandes fêtes ? Oui, ce type-là. C'est mon père.

Mon père adore cette entreprise et il considère tous ses employés comme une grande famille. Il cherche n'importe quel prétexte pour organiser une fête au bureau. Anniversaires, réceptions et cadeaux de naissance, déjeuners de Thanksgiving, buffets pour la journée du Président, dîners le jour de Columbus... est-ce nécessaire que je continue ? C'est un miracle que tout le vrai travail soit effectué.

Et Noël ? Oubliez. Les réceptions de mon père pour Noël sont mythiques. Tout le monde rentre chez lui bien imbibé. Certains ne rentrent même pas. L'année dernière, nous avons surpris dix employés d'une banque concurrente qui essayaient de se faufiler parmi nous, parce que la soirée est tout simplement exceptionnelle. Et tout est fait pour y parvenir, créer l'atmosphère que mon père veut voir dans son entreprise.

Il adore ses salariés et ils le lui rendent bien. Dévouement, loyauté, nous en avons à revendre. Cela fait partie de ce qui fait de nous les meilleurs. Parce que les gens qui travaillent ici seraient prêts à vendre leur fils ou leur fille aînée pour le vieil homme.

Pourtant, il y a des jours – des jours comme aujourd'hui, lorsque j'ai besoin de temps pour séduire un client – où ses réceptions peuvent se révéler véritablement emmerdantes. Mais c'est comme ça.

Mon lundi matin est bouclé, je me dirige donc vers mon bureau et je me mets au travail. Et avant que j'aie pu m'en rendre compte, il est treize heures et je me dirige vers la salle de réunion. J'aperçois une tête familière aux cheveux couleur orange vif au-dessus d'un corps trapu de petite taille, c'est Jack O'Shay. Jack a fait ses débuts dans l'entreprise il y a six ans, la même année que moi. C'est un chic type et nous nous voyons souvent le week-end. À côté de lui, c'est Matthew en pleine discussion tandis qu'il passe sa main dans ses cheveux couleur sable.

Je me sers au buffet et je les rejoins au moment où Matthew raconte sa soirée du samedi. « Et c'est alors qu'elle sort des menottes et un fouet. Un putain de fouet. J'ai pensé que j'allais le perdre là, je le jure devant Dieu. C'est-à-dire... Elle est allée au couvent... elle a fait des études pour être une putain de religieuse, mec ! ».

– Je t'ai toujours dit, les gens calmes sont toujours des pervers, a ajouté Jack en riant.

Matthew tourne ses yeux marron vers Steven et lui dit :

– Sérieusement, mec. Il faut que tu viennes avec nous. Juste une fois, je t'en prie.

Je souris en coin parce que je sais exactement ce qui va se passer.

– Excusez-moi, vous connaissez ma femme, non ? demande Steven, confus.

– Ne sois pas salaud, le taquine Jack. Dis-lui que tu vas jouer aux cartes ou quelque chose comme ça. Vis un peu.

Steven enlève ses lunettes et les essuie avec une serviette tandis qu'il semble considérer la suggestion de Jack.

– D'accord ! Et lorsqu'elle va le découvrir – et c'est bien ce qui arrivera, je vous le promets –, elle me servira mes couilles sur un plateau d'argent. Avec une belle sauce au beurre d'ail et un bon chianti.

Il fait un bruit à la Hannibal Lecter qui me fait rire.

– D'ailleurs, se vante-t-il en remettant ses lunettes et en s'étirant, j'ai du filet mignon à la maison, les mecs. Je ne m'intéresse pas aux tacos.

– Quel con, lance Matthew en toussant pendant que Jack hoche la tête en direction de mon beau-frère et ajoute : « Même un bon filet mignon finit par

devenir moins appétissant si tu en manges tous les jours. »

– Non, se défend Steven. Pas si vous le cuisinez de manière différente tous les jours. Mon bébé sait comment garder mes plats épicés.

Je lève alors la main et j'implore :

– S'il vous plaît, arrêtez-vous.

Il y a des visions que je ne veux pas du tout avoir en tête. Jamais.

– Et toi, Drew ? Je t'ai vu partir avec ces deux jumelles. Elles étaient vraiment rousses ? me demande Jack.

Je sens un sourire satisfait s'installer sur mon visage.

– Oh, oui. De vraies rousses.

Et je me mets à raconter ma folle nuit du samedi avec force détails.

D'accord, arrêtons-nous maintenant parce que je vois bien que vous me jugez.

Et je peux entendre aussi votre désapprobation tout aussi virulente : *Quel abruti. Il a baisé avec une fille – bon, deux en fait – et maintenant il raconte tout à ses copains. C'est un véritable manque de respect.*

D'abord, si une gonzesse veut que je la respecte, elle doit se comporter comme quelqu'un qui mérite le respect. Ensuite, je ne suis pas un connard. Je suis simplement un mec. Et tous les mecs parlent de sexe avec leurs potes.

Laissez-moi vous le répéter au cas où vous n'auriez pas compris :

TOUS LES MECS PARLENT DE SEXE AVEC LEURS POTES.

Si un type vous dit qu'il ne le fait pas ? Larguez-le, parce qu'il vous ment. Et autre chose encore : j'ai entendu ma sœur et ses petites copines parler entre elles aussi. Certaines des choses qui sont sorties de leur bouche auraient pu faire rougir Larry Flynt lui-même. Ne dites pas que les femmes ne parlent pas autant que nous, les hommes... parce que je sais pertinemment qu'elles le font.

Après avoir parlé des moments les plus excitants de mon week-end, il fut ensuite question autour de la table de football et de l'efficacité de l'attaque de Manning. En fond sonore, j'entends la voix de mon père tandis qu'il se tient devant la salle et qu'il détaille les grandes réalisations de la nouvelle associée dont je n'ai pas pris la peine d'ouvrir le dossier ce matin. La Wharton School à l'Université de Pennsylvanie, première de sa classe, un stage au Crédit Suisse, bla bla bla...

Le bavardage s'atténue tandis que mes pensées s'orientent vers ce moment de la nuit de samedi que je n'ai pas pris la peine de détailler devant mes amis : l'interférence qui s'est produite avec une déesse, brune, pour être exact. Je revois encore ses yeux de biche bien sombres. Cette bouche séduisante, ses cheveux lumineux qui ne pouvaient probablement pas être aussi doux qu'ils en avaient l'air.

Ce n'est pas la première fois que son image a surgi dans mon esprit, spontanément, depuis presque quarante-huit heures. Il semble en fait que toutes les heures, une image d'elle me revienne à la mémoire et je me surprends à imaginer ce qui lui est arrivé. Ou, plus précisément, ce qui aurait pu arriver si j'étais resté dans les parages et que je l'avais poursuivie.

C'est étrange. Je ne suis pas du genre à me souvenir des rencontres fortuites que je fais pendant mes aventures du week-end. En général, elles s'effacent de mes pensées au moment où je m'échappe de leur lit. Mais elle avait quelque chose. C'est peut-être parce qu'elle m'a rejeté. C'est peut-être parce que je ne sais pas comment elle s'appelle. Ou c'est peut-être cet adorable cul bien ferme qui m'a donné envie de l'attraper et de ne jamais le laisser repartir.

Tandis que les images dans ma tête se tournent sur cette caractéristique particulière, je sens une agitation familière se produire dans le bas de mon

ventre, si vous me suivez. Je me secoue mentalement. Je n'ai pas eu d'érection spontanée depuis l'âge de douze ans. Que se passe-t-il ?

On dirait bien que je vais devoir appeler cette bombasse qui m'a glissé son numéro au café ce matin. En général, je réserve ce genre d'activité pour le week-end, mais il semble que mon sexe aimerait faire une exception. Dans le même temps, je me suis dirigé vers le devant de la salle pour rejoindre la file des personnes qui s'apprêtaient à donner la poignée de main habituelle de bienvenue à tous les nouveaux employés. Tandis que je m'approche du début de la file, mon père m'aperçoit et vient me saluer avec une tape affectueuse dans le dos.

– Je suis content que tu aies pu t'arranger, Drew. Cette nouvelle fille a un réel potentiel. Je veux que tu la prennes personnellement sous ton aile, aide-la à faire ses premiers pas. Vas-y, fils, et je te garantis qu'elle va décoller et nous rendre tous fiers.

– Bien sûr, papa, sans problème.

Génial. Comme si je n'avais que ça à faire. Maintenant, il faut que je tiens la main d'une débutante pendant qu'elle navigue dans le monde sombre et effrayant de Corporate America. C'est vraiment fantastique. *Merci, papa.*

C'est enfin mon tour. Elle me tourne le dos au moment où je m'avance. J'ai sous les yeux ses cheveux sombres élégamment coiffés en un chignon qu'elle porte bas sur la nuque, sa petite silhouette... Mon regard descend le long de son dos tandis qu'elle parle à quelqu'un qui est devant elle. Instinctivement, il tombe en arrêt sur son cul et... *attendez !*

Attendez une putain de minute. J'ai déjà vu ce cul avant. *Jamais de la vie.* Elle se retourne. *Merde.*

Le sourire s'élargit sur son visage lorsque ses yeux rencontrent les miens. Des yeux brillants et interminables dont je ne me souvenais pas avoir rêvé jusqu'à ce moment.

Elle lève les sourcils en signe de reconnaissance et me tend la main.

– Monsieur Evans.

Je reste bouche bée sans pouvoir proférer la moindre parole. Le choc de la revoir – justement ici – doit avoir momentanément bloqué la partie de mon cerveau qui contrôle la parole. Alors que mes synapses se remettent à fonctionner normalement, j'entends mon père dire :

– ... Brooks. Katherine Brooks. Elle ira loin dans la vie, fils, et avec ton aide, elle va nous emmener avec elle.

Katherine Brooks. La fille du bar. La fille que j'ai laissé filer. La fille dont j'ai toujours tellement envie de sentir la bouche sur mon sexe. Et elle travaille ici. Dans mon bureau où j'ai juré de ne jamais, jamais... baiser. Sa main chaude et douce glisse parfaitement dans la mienne et deux pensées m'assaillent en même temps.

Je pense d'abord que Dieu me déteste puis, en second lieu, que j'ai été un vilain, vilain garçon pendant une bonne partie de ma vie et que je n'ai que ce que je mérite. Et vous savez ce que l'on dit à propos de remboursement, non ? Ouais. Ça craint.